

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Voyageuses et féminisme(s) : les Notes d'une voyageuse en Turquie (1910) de Marcelle Tinayre

Margot Irvine 

Volume 21, numéro 2, 2024

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1115095ar>

DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v21i2.4904>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Irvine, M. (2024). Voyageuses et féminisme(s) : les Notes d'une voyageuse en Turquie (1910) de Marcelle Tinayre. *Voix plurielles*, 21(2), 224–240.
<https://doi.org/10.26522/vp.v21i2.4904>

Résumé de l'article

Cet article propose une analyse des Notes d'une voyageuse en Turquie (1910) de Marcelle Tinayre afin de montrer comment ce récit de voyage participe au discours féministe français du début du vingtième siècle. En mettant en valeur les capacités des Françaises, favorisées par les privilèges de l'impérialisme, Tinayre souligne ce dont elles sont capables. Grâce à ce récit de voyage, Tinayre acquiert aussi une plus grande légitimité dans sa carrière de femme de lettres.

© Margot Irvine, 2024



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Voyageuses et féminisme(s) :
les *Notes d'une voyageuse en Turquie* (1910) de Marcelle Tinayre

Margot Irvine, Université de Guelph, Canada

Résumé

Cet article propose une analyse des *Notes d'une voyageuse en Turquie* (1910) de Marcelle Tinayre afin de montrer comment ce récit de voyage participe au discours féministe français du début du vingtième siècle. En mettant en valeur les capacités des Françaises, favorisées par les privilèges de l'impérialisme, Tinayre souligne ce dont elles sont capables. Grâce à ce récit de voyage, Tinayre acquiert aussi une plus grande légitimité dans sa carrière de femme de lettres.

Mots-clés

Féminisme ; Récit de voyage ; Tinayre, Marcelle ; Impérialisme ; Turquie

Est-ce par accident que plusieurs voyageuses du dix-neuvième siècle, telles Flora Tristan, Suzanne Voilquin, Olympe Audouard ou Hubertine Auclert, sont considérées comme des figures fondatrices du féminisme français de la première vague ? Peut-on soutenir que l'activité de voyager et de participer à la « mission civilisatrice » française a contribué à former le discours féministe de la première vague en France ? Dans son article « Toutes les féministes ne sont pas blanches », Françoise Vergès note l'importance de faire l'histoire du « féminisme blanc » (5). Selon elle, « En France, le 'féminisme blanc' est une idéologie raciale qui assure aux femmes fabriquées comme 'blanches' des privilèges et des positions de pouvoir créés par la longue histoire coloniale française, reconfigurés depuis par la colonialité républicaine » (3). Vergès suggère que le féminisme blanc s'est développé sur la base de la pensée des Lumières et sur les débats anti-esclavagistes dans lesquelles les premières féministes françaises, comme Olympe de Gouges et Germaine de Staël, ont pris une part active¹. Elle nous appelle à reconnaître que le féminisme blanc a un espace et une temporalité forcément occidentales, et souligne l'importance de tenir compte des privilèges que donne la couleur blanche (5-6). Reconnaisant que les systèmes coloniaux et les privilèges des Françaises blanches leur ont permis de voyager aux frontières de l'Europe et au-delà au dix-neuvième siècle, cet article adoptera une perspective décoloniale envers les récits de voyages des Françaises et tentera de montrer

comment ces récits, et l'imaginaire de la voyageuse blanche qui en découle, ont pu influencer la première vague du féminisme en France. Afin d'explorer ces questions, nous examinerons le récit de voyage en Turquie de Marcelle Tinayre.

Le féminisme réformiste de Marcelle Tinayre

Une des femmes de lettres les plus populaires et en vue pendant la Belle Époque, Marcelle Tinayre (1871-1948) est surtout connue pour ses romans publiés au tournant du siècle, comme *La Maison du Péché* (1902) et *La rebelle* (1906). Elle faisait partie du groupe de journalistes qui contribuait régulièrement au journal *La Fronde*, journal qui a la particularité d'avoir été dirigé, administré, rédigé, composé et imprimé par une équipe de femmes. Les liens de Tinayre avec la communauté des femmes de lettres de son époque deviennent encore plus étroits lorsqu'elle est nommée au jury du Prix Vie heureuse, ancêtre du prix Femina, en 1904. Elle siègera à ce jury pendant plus de quarante ans, jusqu'à sa mort en 1948. Ce prix littéraire était, à ses origines, affilié avec les revues pour femmes *La Vie heureuse* et *Femina* et Tinayre figure souvent dans les pages de ces périodiques illustrés. Son féminisme correspond à celui véhiculé par ces revues. Selon France Grenaudier-Klijn, Tinayre serait « [p]artisane d'un féminisme réformiste, qui envisage le changement par le biais de l'accès à l'éducation et de l'amélioration des conditions de vie plus que par l'obtention des droits civils et politiques » (17). Tinayre déclara : « Je suis féministe à ma façon, qui est toute française » (« L'amour », 79), et Grenaudier-Klijn souligne le double culte de la féminité et de la francité qui dicta ses choix toute sa vie durant. Toujours selon Grenaudier-Klijn, Tinayre s'adresse aux

membres progressistes de la petite et moyenne bourgeoisie qui veulent bien du féminisme, à condition qu'il soit feutré, qui aiment s'entendre dire que la Française est la quintessence même du charme et de l'élégance féminins, mais qui sont également prêts à œuvrer contre l'injustice, la misère, l'inégalité et l'oppression séculaire de la femme par l'homme. (9-10)

Dans ses écrits journalistiques comme dans ses romans, Tinayre se préoccupe essentiellement de trois grandes questions : le droit des femmes à aimer librement, le droit à l'éducation et le droit au travail. Nous retrouvons ces mêmes préoccupations dans son récit de voyage. En revanche, elle n'est pas convaincue de la nécessité du droit de vote

pour les femmes comme priorité, en quoi elle se distingue de quelques-unes de ses collègues voyageuses et journalistes, comme Hubertine Auclert ou Marguerite Durand.

Le voyage en Turquie : une quête de légitimité ?

Grâce au succès de ses romans, la rumeur court en 1908 que Tinayre serait une des nominées pour la légion d'honneur. Normalement très en contrôle de son image médiatique, avec la rumeur de cette nomination, Tinayre réagit avec une modestie codée au féminin qui aurait été appropriée dans les pages de la revue féminine *La Vie heureuse* ou *Femina*, mais qui passe pour une moquerie de l'honneur lorsque ses commentaires sont rapportés dans la grande presse. Dans une interview, elle insiste qu'elle ne pourrait pas porter la croix de la légion d'honneur, qui la ferait passer pour une cantinière de la grande armée, et qui ferait honte à son jeune fils, et qu'elle préférerait un collier de perles. Plus de cent journaux rapportent les paroles de Tinayre accompagnées de nombreuses caricatures. Rachel Mesch propose une belle analyse de la discordance entre les propos de Tinayre, qui sont caractéristiques des interviews d'autrices qui figurent dans les périodiques féminins, et le traditionalisme de la grande presse à l'égard des femmes qui écrivent. Mesch observe « [c]e que la frénésie médiatique révèle le plus clairement sur la société de la Belle Époque, c'est que la majorité du public tente de s'éloigner des rôles sexuels rigides du passé, mais n'est pas encore en mesure d'imaginer à quoi devrait ressembler une femme de lettres professionnelle ou quel devrait être son rôle public² ». Est-ce que l'action de voyager pour une autrice peut contribuer à former son identité professionnelle et donner plus de légitimité à son rôle public ?

Ce scandale éclate en 1908 et Tinayre part en Turquie quelques mois plus tard, en avril 1909. On comprend bien le besoin de prendre congé de la France à la suite de ces événements, mais pourquoi choisir la Turquie comme destination ? D'abord, il y a des raisons circonstancielles. Son beau-frère, André Tinayre, avait été nommé vice-consul à Andrinople (Edirne, aujourd'hui), deux ans plus tôt. Le voyage lui offrait donc la possibilité de le revoir, ainsi que sa femme, Marguerite. Tinayre avait aussi des amis représentants du gouvernement français à Constantinople, Paul Belon et Adrien Billiotti, et quelques ami.es turcs.ques dont elle avait fait la connaissance à Paris. De plus, la Turquie intéressait beaucoup la France à l'époque. En littérature, deux ans plus tôt en 1906, on voit

la parution du dernier et du plus long des grands romans de Pierre Loti, *Les désenchantées*, dont l'action se passe en Turquie, ainsi qu'un roman de mœurs d'Eugène Montfort, *La Turquie*, surnom d'une prostituée parisienne « qui en dit long sur la persistance et la déchéance du fantasme orientaliste au début du XXe siècle » (Basch 7). Renée Vivien, une amie de Tinayre, avait écrit une série de poèmes orientalistes en 1905-1906, inspirés par son amante, Kérimé Turkhan Pacha. En effet, quelques mois avant son voyage, Tinayre avait publié un article à propos de Vivien³ (« Une soirée », 95-99). Ces quelques exemples montrent que le pays est très présent dans l'imaginaire français.

Il est aussi dans l'actualité à cause de la révolution des Jeunes-Turcs commencée en 1908. Tinayre y arrive en avril 1909 au moment qu'une mutinerie d'adversaires et de personnes déçues du régime des Jeunes-Turcs ouvre la voie à des journées de violence⁴. L'ordre est rétabli une dizaine de journées plus tard, mais Tinayre décrit la grande confusion qui règne à Constantinople au moment de son arrivée, et le son des canons, qu'elle entend pour la première fois, et qu'elle prend d'abord pour l'ascenseur de son hôtel, qui fonctionne mal, qui se serait décroché (*Notes*, 56). Toutefois, Tinayre s'intéresse moins à la situation politique turque qu'à décrire la situation des femmes turques pour ses lecteurs et lectrices en France. En cela, son récit ressemble à ceux de nombreux autres commentateurs occidentaux, comme l'observe Alain Quella-Villéger, qui consacrent toujours « un minimum de lignes à la femme turque, dont le sort intéresse souvent plus que celui du sultan » (« Préface », 10). Quella-Villéger explique qu'essentiellement trois courants de pensée s'affrontent autour du statut de la femme turque pendant la révolution jeune-turque : les « occidentalistes » qui prônent l'égalité des sexes ; les « islamistes » qui « tentent de limiter toute libéralisation en matière des droits féminins » ; et un troisième courant qui tente de concilier les deux premiers « en puisant dans le passé turc des raisons identitaires de construire une société nouvelle » (9). La révolution jeune-turque ouvre donc les perspectives pour les femmes, débat qui intéresse certainement Tinayre. Son récit prend la forme d'un journal avec des entrées datées, reliant ainsi ses observations à l'actualité révolutionnaire. Il est divisé en quatre sections : d'abord, « Jours de bataille et de révolution », « Choses et gens de province », « Premiers jours d'un nouveau règne » et, finalement, « La vie au harem ». Ce récit a paru dans *La Revue des Deux Mondes* de juillet

à novembre 1909, avant d'être rassemblé en volume aux éditions Calmann-Lévy en 1910. Il a été réédité, grâce aux soins de Quella-Villéger, aux éditions Turquoise en 2014.

Les Notes d'une voyageuse en Turquie et le féminisme français naissant

Figure reconnue du féminisme français modéré, comme nous l'avons vu, le récit de Tinayre offre un bon exemple d'un récit qui s'aligne, selon le discours hégémonique de son époque, avec une vision impérialiste des femmes dans le pays visité. Certes, il n'est pas nouveau de démontrer que la grande partie des récits de voyages des Françaises participent au discours colonisateur, surtout pendant l'âge d'or de l'impérialisme à la fin du dix-neuvième siècle. Notons, plutôt, les aspects du récit de Tinayre qui profitent aussi au discours féministe français, alors en construction. À mon sens, ces éléments pourraient se retrouver dans d'autres récits de voyageuses occidentales à l'époque. En analysant les récits d'autres voyageuses en Orient, comme la comtesse de La Ferté-Meun (1821), la baronne Wolfradine de Minutoli (1828) et Ida Saint-Elme (1831), qui précèdent Tinayre, Renée Champion observe que « [c]es voyageuses s'érigent [...] en modèles pour d'autres femmes » (10). L'acte de voyager et celui d'écrire posent des modèles de femmes occidentales, aventureuses et intrépides, qui revendiquent « le plaisir de voyager pour voyager » (10). Quelques années plus tard, l'autrice Olympe Audouard profite de son voyage en Turquie pour critiquer les lois et coutumes françaises dans bien des domaines qui touchent particulièrement les femmes, de la séparation et du divorce, à la paternité des enfants nés hors-mariage ; de la violence conjugale, à la prostitution. À titre d'exemple, Audouard compare la polygamie en Turquie à la prostitution en France, et observe que « les Orientaux, en Europe, sont choqués, eux aussi, et avec non moins de raison, de cette nuée de courtisanes qui encombrent nos rues, nos promenades, nos théâtres, et de ces ignobles maisons que la police tolère⁵ ».

Plus près de la période de Tinayre, Vassiliki Lalagianni note que Demetra Vaka Brown, une romancière et journaliste ayant la bi-nationalité turque et étatsunienne, qui voyage en Turquie en 1901 et puis encore dans les années 1920, fait preuve elle aussi d'une grande facilité de voyage et produit des textes qui solidifient sa réputation d'autrice aux Etats-Unis (9). Monicat, Lalagianni et Champion font toutes référence à la longue tradition des voyageuses occidentales en Turquie inaugurée par Lady Mary Montagu, par laquelle

« les voyageuses établissent souvent des parallèles entre la situation de la femme ottomane et celle de l'Occident, trouvant ainsi une occasion de critiquer les lois de leur propre pays qui se montrent peu généreuses envers les femmes » (Lalagianni 6). Le féminisme occidental naissant se trouve donc alimenté par ces comparaisons qui contribuent à son développement.

Tinayre fait souvent des réflexions dans son récit qui ont pour but de montrer la supériorité de la France, vis-à-vis de la Turquie. Elle place ces deux sociétés sur un continuum où l'exemple français représente le progrès, en comparaison avec l'exemple turc, plus arriéré. Il y a de nombreuses références dans son texte à une « évolution » nécessaire de la Turquie vers un modèle occidental, surtout en ce qui concerne le statut de la femme. Ainsi, en s'adressant aux femmes turques à la fin de son ouvrage, Tinayre prévoit que « Les hommes de votre race sentiront tôt ou tard que vous êtes un des agents indispensables au succès de leur entreprise. Leur conception du mariage et de la famille évoluera peu à peu » (*Notes*, 380). Ailleurs elle écrira, « La Turquie se civilise. Elle devient correcte et terne, comme nous. A quoi bon le faste oriental sous un gouvernement parlementaire, imbu des immortels principes de 89 ? » (228). Dans une étude d'un corpus d'une dizaine de récits de voyage de Françaises, Isabelle Ernot observe que, dans ces textes, « l'action impérialiste est pensée, implicitement ou explicitement, comme un levier pour faire évoluer des sociétés jugées 'en retard'. De telles références soulignent la supériorité occidentale et renforcent sa qualité 'naturelle' ». Pour le développement du féminisme français en particulier, de tels constats renforcent la supériorité de la femme blanche et sa contribution à la « mission civilisatrice ».

De plus, la facilité de déplacement de la voyageuse française est soulignée tout au long du récit de Tinayre. L'activité même de voyager renforce l'indépendance et la liberté de la Française. Elle accède sans difficulté à tous les lieux qu'elle voudrait visiter et elle fait preuve de courage et de détermination. Le savoir acquis « sur le terrain » donne une autorité et une légitimité à son récit viatique. Les premières féministes françaises ont reconnu les contributions des voyageuses et se sont servi de leur exemple ; cela se voit, par exemple, dans une série d'articles sur « la femme explorateur », parue dans le journal féministe *La Fronde*. L'auteure de la série s'oppose à ceux qui maintiennent que

La femme est un objet de luxe, un bibelot d'étagère, une statuette de Saxe qui craint le transport ; elle devrait être marquée de l'étiquette : fragile à déplacer ; on nous accorde quelques qualités de charité, de dévouement, mais on nous refuse souvent celles qui, d'ordre physique, nous permettent de créer et de produire un résultat durable. (Mme Hagen 2)

Elle reconnaît, de plus, qu'« il a fallu à nos grandes voyageuses une certaine dose d'énergie pour lutter contre les préjugés qui, de tout temps, à toute époque, nous ont confinées dans des limites étroites et nous ont défendu d'en sortir sans la tutelle masculine » (2). Le voyage représente une forme d'éducation et d'épanouissement, donc il correspond tout à fait à la valorisation de l'éducation des femmes que fait Tinayre ailleurs dans ses écrits. Le message implicite d'un récit comme celui de Tinayre est que les Françaises ont de nombreuses compétences qui ne sont pas généralement reconnues et qu'il suffit de les mettre dans une situation où elles peuvent les démontrer. Cet exemple sera important pour le féminisme français, mais plus dangereusement, il contribue à renforcer un discours qui privilégie la femme blanche et occidentale. Car c'est la femme blanche qui a la possibilité de voyager, bien que son privilège soit présenté comme naturel et se passe de commentaire. Certes, c'est l'impérialisme occidental qui permet et facilite ces voyages. De plus, le stéréotype auquel on fait allusion dans *La Fronde* de la femme fragile, est un stéréotype qui correspond à la femme blanche et européenne. Dans son récit, Tinayre se vante de pénétrer même dans des lieux normalement interdits, comme au tombeau sacré d'Eyoub :

On peut voir des choses plus belles, mais cela, c'était beau, à cause de la difficulté, du danger... Loti l'a vu, le tombeau d'Eyoub, mais il s'était déguisé ! Il n'a pas eu de mérite, Loti ! Tandis qu'une Parisienne, qui est allée dans ce sanctuaire, avec une robe fourreau, un chapeau cloche et pas le moindre voile, elle peut remercier Allah de sa chance ! (Notes, 250)

Ailleurs, Tinayre fait valoir sa facilité à se déplacer et à tout voir : « Il m'est très facile de pénétrer dans les familles de fonctionnaires ou d'officiers » (161). Elle exprime des souhaits de voir certains espaces : « j'ai désiré voir une école de filles » (161) ; ou « j'ai souhaité visiter un hôpital de femmes » (255), par exemple ; ses hôtes l'obligent et ses souhaits se réalisent à chaque fois. Être blanche et occidentale donne accès au monde entier, ainsi que le dira Vergès, et ce privilège a une apparence « naturelle » qui n'est pas problématisé dans les récits de voyages comme celui de Tinayre.

Il va sans dire que cette facilité dans le déplacement est en contraste avec celle des femmes turques. Comme la plupart des voyageurs et voyageuses européens, Tinayre

s'attarde longuement sur les deux symboles qu'elle identifie de leur confinement : le harem et le voile⁶. Elle tient à démystifier le harem et à en donner une image plus « à jour » que celle qui domine l'imaginaire français :

Je pense, avec une douce gaieté, aux gens qui m'ont dit avant mon départ : « Vous avez bien de la chance ! Vous entrerez dans les harems, dans les principaux harems de Turquie !... » De quel ton, ils prononçaient ce mot « harem » ! Ils voyaient une salle somptueuse et mystérieuse, des tapis, des divans, des eunuques, des narghilés et des brûle-parfums... Et parmi ces « turqueries », des femmes grasses, blanches, un peu bêtes, très jalouses, vêtues de gaze et de pantalons bouffants... Mes amis, le harem n'est pas cette prison dorée. Le harem, vous pouvez l'avoir chez vous, si madame fait chambre à part, et si elle possède un petit salon où n'entrent pas vos camarades, où les dames seules sont reçues. Le harem c'est l'appartement particulier de la femme. (201)

Si Tinayre ne fournit pas de longues descriptions des harems qu'elle voit, elle s'attarde davantage sur le contraste entre son costume parisien et les costumes des femmes turques. La documentation photographique de ce voyage est éloquente en ce qui a trait à ces différences. Tinayre fait souvent allusion à des prises de photos dans son récit, et décrit plusieurs clichés que nous n'avons plus, ou qui restent à retrouver. Elle est très fière de ses propres toilettes et commente souvent les réactions qu'elles produisent sur ses nouvelles connaissances. À titre d'exemple, le gardien d'une Mosquée, « grommelle dans sa barbe ronde, et je crois que, lui aussi, critique mon chapeau marron, un chapeau à la mode de 1909, qui ressemble à une cloche, ou à une ruche, et qui était si charmant à Paris... Mais évidemment, dans une mosquée, il paraît bizarre... » (52).

Dans un cliché (figure 1), nous retrouvons Tinayre posant aux Eaux douces d'Asie à Istanbul, un lieu qui se trouve au centre-ville et qui est très développé maintenant. Il commençait à l'être aussi lorsque Tinayre l'a visité mais, en photo de touriste assez typique, l'image est composée pour cacher ce développement⁷. On voit bien le profil de Tinayre ainsi que son chapeau cloche. Dans une communication à propos du récit de Tinayre, Sophie Basch se plaindra de toutes les descriptions de toilettes qui s'y trouvent (« Les Notes »). Comme la facilité de déplacement de Tinayre et le confinement des femmes turques, les descriptions de ces toilettes servent à souligner la liberté et la modernité de Tinayre, en opposition aux femmes turques. Tinayre a la possibilité de se déguiser, d'essayer le voile comme on mettrait un déguisement, et de reprendre ses

vêtements occidentaux par la suite. Nous en avons la documentation photographique dans une photo inédite (figure 2) qui représente Selma hanoum, grande et vêtue de noire, avec une autre femme dans le costume blanc d'une femme ayant fait le pèlerinage à la Mecque⁸, et Tinayre, vêtue du tcharchaf que Selma hanoum lui prête. Tinayre décrit la mise de ce déguisement ainsi :

La jupe de soie noire est assez longue, mais trop large à la ceinture ; il faut l'adapter avec des épingles anglaises. L'esclave au nom impossible tient un miroir que sa gaieté mouvementée déplace constamment. Madame Ange pose la voilette noire sur mes cheveux, serre un ruban et dispose le capuchon sur la voilette. Une autre épingle le fixe sous mon menton. La voilette relevée, je me regarde au miroir. Cette petite dame endeuillée, cette espèce de religieuse, c'est mon nouveau moi. Bonjour ! Je suis bien aise de vous connaître, fausse hanoum ! (322)

La comparaison avec une petite dame endeuillée ou, encore, une religieuse, est certainement voulue, puisque Tinayre élimine ainsi le caractère sexuel normalement associé avec les exotiques femmes d'Orient, qu'on voit dans les tableaux orientalistes de Delacroix ou d'Ingres. Sa classe sociale est aussi bien en vue, puisqu'elle insiste sur l'aide de l'esclave et de son amie Madame Ange pour réaliser cette toilette. Ce déguisement sera le sujet de plusieurs photos qui sont parvenues jusqu'à nous, gardées soigneusement dans les archives de la famille de Tinayre⁹. Tinayre décrira la difficulté qu'elle a à se déplacer dans ce costume : « Nous marchons avec une lenteur de canes et je connais enfin les sensations que donne le costume turc. La jupe m'embarrasse ; le tulle baissé m'aveugle. Je maudis les pavés pointus et pose mes pieds avec circonspection » (323). La qualité contraignante du costume est certainement une question d'habitude puisque, étonnamment, quelques pages plus loin dans son récit, Tinayre prendra la défense du corset – objet de toilette qu'elle connaît mieux, mais qui n'est certainement pas moins contraignant. Selon Tinayre, « On mène, en France, une campagne contre le corset. Que les ennemis de cet objet de toilette aillent voir, en Orient, ce que deviennent les dames anémiques et grasses dépourvues de ce soutien protecteur ! » (368).

L'imitation de Tinayre d'une femme turque lui rappelle une anecdote à propos du politicien jeune-turc Ahmed Riza bey, qu'elle revoit chez lui à Istanbul pendant qu'elle porte le tcharchaf. Tinayre explique qu'elle a rencontré Riza quelques années plus tôt à

Paris, où il habitait dans un humble logement de la place Monge et fréquentait les cercles positivistes :

Et cela paraissait tout à fait charmant qu'il fût un Turc, un vrai Turc. Je me rappelle l'avoir rencontré à un bal costumé, chez un peintre. Il y avait des Turcs, à ce bal, des faux Turcs. Lui, Ahmed Riza bey en frac, semblait le seul Parisien de toute la bande, mais sérieux imperturbablement, il avouait l'espèce de dégoût que la danse, le décolletage et les travestissements lui inspiraient. Et alors on comprenait qu'il n'était pas parisien du tout, mais turc, dans le sang et dans l'âme¹⁰. (187-188)

L'anecdote montre la fascination de la société française pour le déguisement oriental et la performance de l'exotisme, ainsi que le malaise du « vrai Turc » face à cette ethnomascarade¹¹. Ces déguisements sont, toutefois, des marqueurs du statut supérieur du colonisateur et des colonisatrices, qui peuvent choisir de revêtir des costumes et d'adopter des poses orientales sans s'aligner avec les stéréotypes négatifs qui leur sont associés, et puis peuvent reprendre les vêtements de l'ouest.

Les photos de Tinayre portant le tcharchaf rappellent de nombreuses autres de femmes de lettres qui paraissent dans les revues *Femina* et *La Vie heureuse* pendant les mêmes années. Myriam Harry et Lucie Delarue-Mardrus, deux autrices qui participent au jury du prix Femina avec Tinayre, se représentent souvent dans les pages de ces revues, portant le voile ou un costume oriental. Ces photographies « orientales » sont souvent juxtaposées avec des photos qui montrent les autrices dans des toilettes parisiennes. Dans son analyse de ces magazines, Mesch souligne que « La femme 'européenne' en costume ne subit aucune des humiliations du monde non occidental [...]. Au contraire, ses ornements orientaux valorisent indirectement les rôles plus puissants des femmes dans la civilisation occidentale¹² » (91). Encore une fois, nous voyons que la puissance qu'occupe la Française vis-à-vis des femmes orientales participe au discours féministe naissant, où les droits des Françaises à des libertés et privilèges qui ne s'étendent pas à toutes les femmes, sont renforcés. Si les Françaises de l'époque ne peuvent pas encore comprendre qu'elles deviennent des vecteurs de discrimination, il est néanmoins important d'analyser l'émergence d'un discours qui met en valeur les privilèges du « féminisme blanc ».

Tinayre et Loti, supercherie et ethnomascarades

Les femmes de lettres ne sont pas les seules blanches ou blancs à revêtir de temps en temps le costume turc et à se faire photographier ainsi déguisées. L'auteur Pierre Loti est bien connu pour ses déguisements élaborés qui s'étendent jusqu'au décor de sa maison à Rochefort. Tout au long de son récit de voyage, Tinayre fait référence à Loti et à ses romans « turcs ». L'auteur et académicien avait fait un premier voyage dans l'Empire Ottoman en 1876 qui avait inspiré son roman *Aziyadé*. Il retourne en Turquie plusieurs fois par la suite, y compris en 1904 où il vivra l'épisode raconté dans *Les désenchantées*, son « bestseller » de 1906 qui a connu 419 éditions de son vivant (Yee 284). Ce roman est devenu célèbre pour la supercherie qui a poussé Loti à l'écrire. Cette supercherie dépend, elle aussi, du déguisement d'une Française en Turquie. Il s'agit cette fois de la journaliste et autrice Marie Lera qui publie sous le nom de Marc Hélys. Basée à Istanbul pendant le séjour de Loti dans cette ville en 1904, avec deux amies turques qui étaient très occidentalisées et parfaitement francophones, Lera conçoit l'idée de rencontrer le grand auteur français dissimulée sous des voiles opaques dans une série de rendez-vous clandestins. Les trois femmes inventent une fausse histoire qu'elles racontent à Loti à propos de leurs tourments affectifs et de leur manque de liberté. Elles l'implorent d'écrire un roman basé sur leur histoire pour plaider la cause des femmes turques instruites et avides de liberté de mouvement et de pensée. Jennifer Yee écrira qu'elles sont trois personnages à la quête d'un auteur (286). Loti, qui n'est pourtant pas un choix évident pour écrire un roman à la défense de la femme turque moderne, accepte de jouer le jeu. Le roman qu'il produit, contient les lettres que Lera, posant comme Djénane, son personnage turc, lui envoie. Quelques années après la mort de Loti, Lera publiera *Le secret des Désenchantées* (Perrin, 1924) qui révèle la supercherie et inclut les versions originales des lettres qu'elle a envoyées à Loti et qu'il a incluses dans ce roman qui est, finalement, une étrange collaboration entre ces deux écrivains français.

Au moment du voyage de Tinayre, toutefois, l'identité des « désenchantées » n'est pas encore connue. Observatrice perspicace, Tinayre soupçonne la vérité et le suggère de nombreuses fois. Le roman de Loti est un peu le « sous-texte » du témoignage de la voyageuse et la supercherie fournit un autre exemple d'« ethnomascarade ». La situation

de la femme turque, dans cet exemple comme dans le récit de Tinayre, ou celui, antérieur, du récit d'Audouard, sert de repoussoir à l'Européenne pour ses propres revendications.

De plus, Tinayre se représente jouant un rôle semblable à celui que Loti aurait joué, ce qui valorise l'activité de l'autrice. Après qu'une femme turque lui raconte ses malheurs conjugaux, celle-ci prie Tinayre de publier son histoire : « Écrivez, chère amie, reprend-elle dans un français hésitant, écrivez, pour publier » (173). En incluant ce détail, Tinayre pense-t-elle à Djénane, Melek et Zeyneb qui prient Loti d'écrire et de publier leur histoire ? Dans son récit, Tinayre a le mérite de faire entendre les voix des nombreuses femmes qu'elle rencontre en Turquie : « J'ai vu la femme politique », écrit-elle, « la femme écrivain, l'intellectuelle de demi-culture, la grande dame, la jeune fille mondaine, l'épouse modeste d'un modeste employé, l'institutrice provinciale, l'infirmière... Laquelle incarnait vraiment, complètement, cet être mal connu : la femme turque ? » (375) Elle consacre plusieurs pages de son récit à présenter une femme de lettres turque, Fatmé Alié. Elle fait le compte rendu d'un de ses romans, *La joueuse de luth*, et interviewe ensuite l'autrice à son sujet. Finalement, même si Tinayre se plaint de la naïveté et de l'invraisemblance du roman, elle trouve qu'Alié « a voulu exposer une idée qui lui est chère : le droit, pour la femme musulmane, de travailler, de vivre, indépendante de l'homme » (364). Ce sont des valeurs qui rejoignent et renforcent celles de Tinayre en dépit du conservatisme de la romancière, « sincèrement attachée à la foi de son père et au voile de sa mère¹³ » (371).

Tinayre essaye de concurrencer l'image de la femme turque qui domine l'imaginaire français à travers son récit de voyage. Elle écrit, surtout, en référence aux romans de Loti peignant une image beaucoup moins romanesque des femmes orientales. Même à Péra, dans la partie européenne de Constantinople, les visiteurs lui demandent « d'un air alléché et discret » le récit de ses aventures au harem et ses impressions sur les femmes turques. Elle se demande,

Que sera-ce donc, à Paris ?... Ici même, des gens croient encore au harem légendaire, et je constate, une fois de plus, la fascination que la femme orientale exerce sur l'Européen, le prestige du voile... Toute figure cachée, interdite, est pour cela même supposée belle. Une Turque sexagénaire, qui aurait conservé de la sveltesse et une démarche gracieuse, pourrait troubler les cœurs naïfs des touristes. Ils voient partout Djénane et Aziyadé... Quand j'essaie de rectifier cette image trop littéraire de la femme turque, ils sont déçus. Et cependant, si le type chimérique, la création idéale, a sa beauté, combien la réalité est plus émouvante ! (374-375)

Dans la conclusion de son récit, elle s'adresse aux femmes turques :

Vous avez pour vous la sympathie de toutes les femmes européennes. Celles qui vous ont entrevues vous feront aimer par celles qui vous ignorent. Nous pensons à vous comme à des sœurs lointaines. Si nous pouvions – ce qui n'est pas sûr – vous aider par un mouvement d'opinion favorable à vos désirs, nous y emploierions toute notre adresse, toute notre influence, toute l'énergie de notre amitié. Mais, si elle n'était prudente, notre intervention désintéressée, notre croisade fraternelle, vous ferait plus de mal que de bien. (379-380)

Comment devrait-on interpréter cette aide proposée par Tinayre ? On y voit une expression de solidarité, certes, mais aussi une hésitation, et la réalisation que l'Européenne ne devrait peut-être pas se poser en « sauveur » des femmes turques. Songe-t-elle à la réception du roman de Loti en Turquie en écrivant ces lignes ? Elle écrira à propos des *Désenchantées* que « les revendications des dames turques – revendications parfois imprudentes – avaient servi de prétexte aux ennemis du nouveau régime, pour soulever la colère des fanatiques et des ignorants » (13).

Le récit de voyage de Tinayre contribue, sans doute malgré lui, à renforcer le prestige de la femme blanche. Il met en scène une Parisienne qui se déplace facilement, pour qui toutes les portes sont ouvertes, qui donne l'impression de vivre comme elle le veut, et de s'habiller comme elle veut, sans restriction. C'est une image qui valorise la femme blanche, intrépide, curieuse et intelligente, et on ne questionne pas d'où lui viennent ses privilèges. Comme les voyages et expéditions ont permis aux hommes européens de faire des « découvertes » pour lancer des carrières scientifiques, commerciales ou militaires, la voyageuse gagne elle aussi une certaine autorité. Tinayre publiera vingt-sept autres ouvrages après son retour en France. Très probablement à cause du succès de son expérience en Turquie, elle obtiendra une mission officielle quelques années plus tard qu'elle avait vivement souhaitée : elle sera correspondante de guerre sur le front oriental, pendant la Première Guerre mondiale, à Salonique (Quelle-Villéger 99-117). Elle y fera une série de conférences pour tenter de gagner la sympathie de la population locale pour la France et la description de son voyage sera publiée, comme la précédente, dans la *Revue des deux mondes*. Tinayre ne recevra jamais la croix de la légion d'honneur, mais son expertise et autorité, qu'elle a pu démontrer grâce à son récit de voyage, sont reconnues publiquement par le biais de cette mission. La voyageuse s'identifie à la femme turque

comme à une « sœur lointaine » (380). En défaisant le mythe « trop littéraire de la femme turque » (374-375), déjà un peu usé au début du vingtième siècle, le récit de Tinayre fait œuvre utile et renforce, en même temps, le féminisme français de son époque.

Bibliographie

- Audouard, Olympe. *Les mystères du sérail et des harems turcs*. Paris : Dentu, 1866.
- Basch, Sophie. « Les Notes d'une voyageuse en Turquie (1909) de Marcelle Tinayre ». Conférence prononcée au Centre de Recherche sur la littérature des voyages, 2001.
<https://www.crlv.org/conference/les-notes-dune-voyageuse-en-turquie-1909-de-marcelle-tinayre>
- . « Préface ». *Les désenchantées*. Pierre Loti. Dir. Sophie Basch. Paris : Gallimard, 2018.
- Burgues, Simone. « Turqueries et Truqueries ». *Etudes d'histoire de l'esotérisme*. Dir. Jean-Pierre Brach et Jérôme Rosse-Lacordaire. Paris : Cerf, 2007. 345-364.
- Champion, Renée. « Représentations des femmes dans les récits de voyageuses d'expression française en Orient au XXe siècle (1848-1911) ». Thèse de doctorat, Université de Paris VII-Denis Diderot, 2002.
- . « Trois 'Voyageuses en Orient' ». *Astrolabe* (sept.-oct. 2008). Itinérances féminines. En ligne le 03/08/2018. URL : <https://crlv.org/articles/trois-voyageuses-en-orient>
- Ernot, Isabelle, « Voyageuses occidentales et impérialisme : l'Orient à la croisée des représentations (XIXe siècle) ». *Genre & Histoire* 8 (2011). [En ligne].
- Gouges, Olympe de. *L'esclavage des noirs ou l'Heureux naufrage : drame en trois actes*. Paris : Côté-femmes, 1989 [1792].
- Grenaudier-Klijn, France. « Marcelle Tinayre : Quand Ève prend la plume. Préface ». *La Révolte d'Ève. Chroniques et autres textes*. Dir. Alain Quella-Villéger. Paris : Des femmes, 2017.
- Hagen, Madame. « La tribune : la femme explorateur ». *La Fronde*, 5 février 1899. 2.
- Hawthorne, Melanie. *Women, Citizenship and Sexuality : The Transnational Lives of Renée Vivien, Romaine Brooks and Natalie Barney*. Liverpool : Liverpool UP, 2021.
- Kaynar, Erdal. *L'héroïsme de la vie moderne. Ahmed Riza (1858-1930) et son temps*. Leuven : Peeters, 2021.

- Konuk, Kader. « Ethnomasquerade in Ottoman-European Encounters : Reenacting Lady Mary Wortley Montagu ». *Criticism* 46.3 (2004). 393-414.
- Lalagianni, Vassiliki. « L’orientalisme sans voile : récits de voyage en Turquie de Marcelle Tinayre et de Demetra Vaka Brown ». *Viatica* HS 2 (2018). En ligne le 01 juin 2018. DOI : <https://doi.org/10.52497/viatica1039>
- Lefèvre, Raymonde. *Les désenchantées de Pierre Loti*. Paris : SFELT / Edgar Malfère, 1939.
- Loti, Pierre. *Les désenchantées*. Dir. Sophie Basch. Paris : Gallimard, 2018.
- Mesch, Rachel. *Having it all in the Belle Epoque : How French Women’s Magazines Invented the Modern Woman*. Stanford : Stanford UP, 2013.
- Monicat, Bénédicte. « Écritures du voyage et féminismes : Olympe Audouard ou le féminin en question ». *The French Review* 69.1 (1995). 24-36.
- . *Itinéraires de l’écriture au féminin : voyageuses du 19^e siècle*. Amsterdam : Rodopi, 1996.
- Quella-Villéger, Alain. *Pierre Loti, une vie de roman*. Paris : Calmann-Lévy, 2019.
- . « Préface. Les Jeunes-Turcs et la question féminine dans le regard des Françaises ». *Notes d’une voyageuse en Turquie*. Marcelle Tinayre. Dir. Alain Quella-Villéger. Paris : Turquoise, 2014. 7-21.
- . « La romancière Marcelle Tinayre à Salonique, en 1916. Une littérature de circonstance ? ». *Voyage et idéologie*, colloque Université du Péloponnèse, Athènes, 2015. Dir. Margarita Alfaro, Vassiliki Lalagianni et Ourania Polycandrioti. Montrouge : du Bourg, 2022. 99-117.
- Staël, Germaine de. « Mirza, ou lettre d’un voyageur ». *Trois nouvelles*. Paris : Gallimard, 2009. 21-40.
- Tinayre, Marcelle. « L’amour et les suffragettes ». *La révolte d’Ève. Chroniques et autres textes*. Dir. Alain Quella-Villéger : Paris : Des femmes, 2017. 79-83.
- . *Notes d’une voyageuse en Turquie*. Paris : Calmann-Lévy, 1910.
- . « Une soirée chez Renée Vivien » [4 novembre 1908]. *La révolte d’Ève. Chroniques et autres textes*. Dir. Alain Quella-Villéger. Paris : Des femmes, 2017. 95-99.
- Vergès, Françoise, « Toutes les féministes ne sont pas blanches. Pour un féminisme décolonial et de marronnage ». *Le Portique* 39-40 (2017). 39-40.

DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2998>

Yee, Jennifer. « The Chivalrous Coloniser : Colonial Feminism and the Roman à these in the Belle Epoque ». A « *Belle Epoque* » ? *Women in French Society and Culture, 1890-1914*. Dir. Diana Holmes et Carrie Tarr. Oxford : Berghahn, 2006. 283-294.



Figure 1 : Marcelle Tinayre aux Eaux Douces [d'Asie?], 1909, coll. Alain Quella-Villéger.



Figure 2 : Marcelle Tinayre portant le tcharchaf, avec Selma hanoum (sœur d'Ahmed Riza bey) et (probablement) l'autrice Emine Semiye hanoum, prise à Scutari (Üsküdar) en juin 1909. coll. Alain Quella-Villéger.

Notes

¹¹ Olympe de Gouges est l'auteure de *L'esclavage des Noirs, ou l'heureux naufrage*, 1792 ; et Germaine de Staël exprime ses convictions anti-esclavagistes dans *Mirza, ou Lettre d'un voyageur*, 1795.

² La traduction est la mienne : « What the media frenzy reveals most pointedly about Belle Epoque society is that most of the public was attempting to move away from the rigid gender roles of the past, and yet not quite able to imagine what a professional woman writer should look like or what her public role should be. » (Mesch 161).

³ Voir aussi les analyses intéressantes de Melanie Hawthorne et de Simone Burgues (en particulier 54-60) des lettres, probablement fictives, de Renée Vivien et de Kérimé Turkhan Pacha.

⁴ Pour un résumé des étapes de la révolution Jeune-Turc, voir Alain Quella-Villéger, « Préface » (13-14).

⁵ Voir aussi Bénédicte Monicat, « Écritures » et Bénédicte Monicat, *Itinéraires*.

⁶ Selon Vassiliki Lalagianni, aborder ces deux sujets fait partie de la « tradition » des voyageuses occidentales en Turquie, inaugurée par Lady Mary Montagu (6).

⁷ Je tiens à remercier Charlotte Koch pour cette observation.

⁸ Je tiens à remercier Loula Abd-elrazak pour cette observation et Alain Quella-Villéger pour son aide dans l'identification des femmes qui se trouvent avec Tinayre dans la photo. Il suggère que la femme vêtue de blanc est probablement l'autrice Emine Semiye hanoum, la sœur de Fatmé Alié hanoum et qu'elle est prise à Scutari (Üsküdar) en juin 1909.

⁹ Les photographies du voyage en Turquie de Tinayre ont été communiquées par son fils, Noël Tinayre (1896-1995), à Alain Quella-Villéger qui les a gracieusement partagées avec nous. Celles que nous reproduisons dans cet article sont inédites, d'autres de la même série sont reproduites dans l'édition de Quella-Villéger des *Notes*. 234-235.

¹⁰ Pour plus d'information à propos de la vie d'Ahmed Riza, voir Erdal Kaynar.

¹¹ Le terme « ethnomascarade » est ma traduction d'« ethnomasquerade », expression de Kader Konuk.

¹² Ma traduction de : « The European woman in costume suffers none of the humiliations of the non-Western world [...]. Rather, her oriental adornments indirectly applaud women's more powerful roles in Western civilization. »

¹³ Voir les analyses de cette rencontre de Vassiliki Lalagianni (6) et de Renée Champion, *Représentations* (177).